

Non, Monsieur Haenel, je n'ai en rien censuré le témoignage de Jan Karski L'auteur du film « Shoah » répond aux critiques formulées par le romancier

Si Yannick Haenel n'a répondu à aucun des arguments de fond que j'exposais dans mon article de *Marianne* du 23-29 janvier, c'est bien parce qu'il ne le pouvait pas. Je vais, quant à moi, répondre point par point à ses esquives de la vérité, à ses amalgames, à ses mensonges, ses insultes mêmes.

Pour commencer, Haenel court au plus facile, répondant à des propos de seconde main et à des interprétations de Pierre Assouline, qui tendent à transformer un enjeu véritable en une guéguerre d'égo (voir « Lanzmann contre-attaque sur Karski », *Le Monde* des livres » du 22 janvier).

Selon Assouline, je ne « décolérais pas » depuis qu'Haenel a obtenu le prix Interallié, au mois de novembre 2009. Haenel, adossé à cette colère imaginaire, y va encore plus carrément et nous assène « l'immensité de (ma) jalousie ». Foutre ! Quitte à peiner Haenel, j'ai beau me sonder impitoyablement, je ne vois pas ce qui, en sa personne et en son livre, pourrait la susciter.

Mais il faut aller vers l'ignoble. Haenel s'étonne de ce que j'ai mis cinq mois à m'aviser que *Jan Karski* était un faux roman et une œuvre malhonnête. Je me suis complètement expliqué là-dessus dans mon article de *Marianne*. D'un mot, les deux premiers chapitres que j'avais parcourus me déplaçaient, car ils parodiaient mon travail et celui de Karski : la paraphrase ne requiert nul talent et ne m'apprenait rien. Quant au troisième et dernier chapitre (le « roman »), j'avais tout simplement refusé de le lire, tant je pressentais qu'il n'aurait que des rapports très lointains avec la vérité.

Mais surtout, par amitié et respect pour notre éditeur commun, Antoine Gallimard, je ne voulais pas entraver la carrière du livre d'Haenel. Je n'ai lu ces 72 pages que quel-

Claude Lanzmann

Ecrivain, cinéaste

ques jours avant Noël. Le portrait qui y est brossé du président Roosevelt, le récit de la rencontre Karski-Roosevelt, les pensées prêtées à Karski, etc., ont fait se lever en moi la honte et la colère, honte de m'être tu, semblant ainsi cautionner Haenel, colère devant le culot idéologique et la bassesse d'imagination de l'auteur.

Bassesse qui se retrouve dans la façon dont Haenel interprète ma prise de conscience tardive. C'est mon « agenda » (sic) qui, selon lui, exige ma colère. « Son attaque contre mon livre, dit-il, coïncide en effet avec une rediffusion de Shoah sur Arte et avec la signature d'un contrat, sur la même chaîne, pour un film sur Karski : dans le domaine de la publicité, le hasard fait toujours bien les choses. »

Pareille affirmation est ignominieuse et relève de la paire de gifles. Non, Monsieur Haenel, ce n'est pas mon agenda qui a exigé ma colère, c'est ma colère qui a dicté mon agenda. En ce qui concerne *Shoah* sur Arte, le contrat était signé depuis bien longtemps.

Ce n'est pas le cas du film intitulé *Le Rapport Karski*, que je viens de réaliser, en un mois, à partir des rushes tournés en 1978, non intégrés à *Shoah*, dans lequel Karski, d'une façon dévastatrice pour le « romancier », relate les événements auxquels il a participé et la conception qu'il se faisait de sa mission. J'ai réalisé ce film dans l'intention avouée de rétablir au plus vite la vérité. A ce propos, la « fiction » doit-elle conduire les directeurs littéraires à mentir froidement ? Interrogé par Thomas Wieder (*Le*

Monde du 26 janvier), Philippe Sollers, qui a publié *Jan Karski* dans sa collection « L'infini » (Gallimard), déclare : « Je trouve étrange que Lanzmann ne réagisse que maintenant, alors que je lui en avais adressé les épreuves avant l'été. » Sollers ment – et c'est triste –, les choses sont passées comme je le raconte dans *Marianne* : il m'a averti, un matin, par téléphone, de la publication, par lui, du *Karski*. « *Magnifique hommage à Shoah* », et a rattaché sans que j'aie pu placer un mot, sans même me dire le nom de l'auteur.

Dans le fatras qu'est son mémoire en défense, Haenel reprend, sans vergogne, le doxa qui fait de moi le grand prêtre de l'interdit et le propriétaire vindicatif de la *Shoah*. Je serais donc aussi le « propriétaire de *Jan Karski* comme on l'est d'une marque » (sic). Vulgarité d'esprit qui transpire dans chaque ligne du livre. « Il (Lanzmann) ignore

« Pauvre Haenel au moralisme simplét ! Pour reprendre un mot de Marcel Ophuls, on ne réalise pas un film comme "Shoah" en respectant les règles de fair-play d'un joueur de cricket d'Eton »

les, ces paroles mêmes, ébranlant le spectateur aux tréfonds. J'ai tourné avec Karski pendant deux jours entiers chez lui, à Washington, en 1978. Je n'ai intégré à *Shoah* que la première journée, laissant seulement Karski dire à la fin de son récit : « *But I reported what I saw* » (« Mais j'ai fait mon rapport sur ce que j'avais vu »). Il était clair qu'il avait réussi sa mission, passant de Varsovie à Londres, puis, plus tard, à Washington.

J'ai exposé les raisons de cette décision de créateur, elle n'est en rien une censure, comme ose le dire Haenel, prétendant que j'avais ainsi « rendu impossible qu'on puisse voir dans (mon) film un Polonais qui n'est pas antisémite » (sic). Il faudrait, ici, aller considérablement plus loin que la paire de gifles (rassurons Haenel, la guillotine ne se profile pas) : Karski, pendant tout le temps où on le voit dans *Shoah*, apparaît comme un homme bouleversé par le sort des juifs, à qui le film rend entièrement et fraternellement justice.

Et Karski n'est pas seul : il y a dans *Shoah* d'autres Polonais portant encore une blessure qui se rouvre dès qu'on évoque l'extermination. Mais, selon Haenel, j'aurais empêché Karski de « raconter sa mission en faveur des juifs », récit qui aurait montré sa vraie grandeur. Que ce monsieur prenne patience : il saura bientôt ce que Karski a dit le deuxième jour et il rendra gorge des accusations de mensonge et de trahison qu'il porte contre moi. Je respecte Karski bien plus que lui, je l'aime, contrairement à ce qu'il allègue, je l'ai aimé dès le premier instant, le spectateur de *Shoah* lui aussi ne peut que l'aimer.

Enfin, voici l'estocade, le coup mortel : je me garde, paraît-il, de raconter que j'ai piégé Karski pour le convaincre de se laisser filmer. Pauvre Haenel au moralisme simplét ! Pour reprendre un mot de Marcel Ophuls, on ne réalise pas un film comme

Shoah en respectant les règles de fair-play d'un joueur de cricket d'Eton.

J'ai piégé beaucoup de monde, à commencer par la bureaucratie communiste polonaise pour obtenir la possibilité de tourner librement en Pologne. J'ai piégé des nazis, j'ai eu un faux nom, des faux papiers, et je n'ai reculé devant rien pour percer la muraille d'ignorance et de silence qui enfermait alors la *Shoah*. J'ai en effet répété à Karski ce que j'avais dit à Varsovie, que la question du sauvetage des juifs serait importante dans mon film, celle de la responsabilité des Alliés aussi. Cela, c'était au début de mon travail.

Je me suis ensuite convaincu que tout cela était infiniment plus complexe que je ne l'avais pensé. Avoir « piégé » Karski ne nous a pas empêchés d'être très proches l'un de l'autre à Washington et d'entretenir ensuite une longue correspondance. « Shoah », écrit-il en 1985, « est sans aucun doute le plus grand film qui ait été fait sur la tragédie des juifs. »

Il fit preuve de beaucoup de courage en écrivant cela à un moment où *Shoah* était attaqué tous azimuts en Pologne, et où le gouvernement polonais demandait à la France de l'interdire.

Ce petit jeune homme décréte que je ne comprends pas la littérature. Et il ose écrire : « Contrairement à ce tribunal de l'Histoire, d'où parle Lanzmann, la littérature est un espace libre, où la "vérité" n'existe pas. » Il n'est pas de phrase plus sottise. La littérature n'a affaire qu'à la vérité, si celle-ci n'est pas l'affaire de Yannick Haenel, c'est que *Jan Karski*, roman, et quoi qu'en dise Sollers, n'est pas de la littérature. ■

Sur Lemonde.fr

La polémique Lanzmann-Haenel : « On ressemble à ce que l'on dénonce », par Marie-Magdeleine Lessana, écrivain et psychanalyste.